

Espace aérien canadien, de nos jours

— ... **S**ept, huit, neuf...
 Martha Rodwell compte entre ses dents. À dix, elle ouvre les yeux ; sa main gauche – tachée de son, fine et soignée – relâche sa prise sur l'accoudoir. Peu à peu, l'appareil se redresse, et la plainte stridente des moteurs se réduit à un grondement.

— Ouf, murmure-t-elle, on peut tous se remettre à respirer maintenant !

Deux places plus loin dans sa rangée, un homme lève la tête du classeur dans lequel il est plongé et la fixe de ses yeux bleu pâle.

— Pardon ? Vous disiez ?

— Oh ! s'exclame Martha avec un rire gêné. Je... Eh bien, c'est juste que... Ne faites pas attention...

Un panneau lumineux lui rappelle de garder sa ceinture, alors que l'avion continue de prendre de l'altitude... Elle frotte une main moite sur sa jupe en jean.

La cabine est bien remplie, mais il reste de la place. Parmi les passagers : des familles avec enfants turbulents, une poignée d'hommes d'affaires d'âge moyen, trois religieuses en habit bleu canard et quelques voyageurs solitaires, comme elle.

Les mots sortent de sa bouche avant qu'elle puisse les retenir :

— Saviez-vous que 80 % des accidents d'avion se produisent au cours des dix premières secondes qui suivent le décollage ou les dix dernières avant l'atterrissage ?

Son voisin cligne des yeux, surpris.

— Si vous le dites.

Son accent lui fait penser à ces téléfilms historiques importés d'Angleterre qu'elle regarde le week-end, un plat cuit au micro-ondes posé sur les genoux et un verre de rouge de Rita Hills à portée de main.

Il soulève son classeur. Il en a un autre sur les genoux et a entassé des feuilles volantes sur le siège resté vide entre eux. Elles étaient attachées ensemble par un ruban rose qu'il a dénoué, dès que Martha s'est assise. Dans un moment, le ruban posé sur son genou va tomber et glisser sous le fauteuil devant lui sans qu'il s'en aperçoive. Martha songe à le lui signaler, mais il est de nouveau absorbé par sa lecture, surlignant une phrase au marqueur par-ci, collant un Post-it jaune extrait du bloc qu'il tient dans la paume de son autre main par-là. Sa concentration est totale, et Martha réalise combien il est jeune. Guère plus âgé que sa propre fille, en fait.

Penser à Janey lui fait le même effet qu'un coup de canne dans les côtes. Récemment, Martha n'a pas réussi à se défaire de la sensation que quelque chose ne va pas. Presque immédiatement après son arrivée en Angleterre, à l'automne dernier, sa correspondance s'est réduite au minimum : des lettres très courtes qui, par leur sécheresse, rappellent les sentiments blessants exprimés de vive voix avant son départ. Depuis, Janey téléphone plus souvent, mais, si Martha souhaite que la conversation se prolonge, elle est obligée d'exécuter un monologue ou de poser une série de questions qui, même à ses propres oreilles, ressemblent à une inquisition et ne suscitent que des réponses machinales. Elle a l'impression de devoir soulever un poids très lourd, tandis que sa fille l'observe de loin, refusant de lever le petit doigt pour l'aider.

La cabine se remplit du bruit sec des boucles métalliques des ceintures, du froufrou des vêtements et du cliquetis des chariots. Quelques instants plus tard, une jeune hôtesse de l'air lui offre quelque chose à boire.

— Une coupe de champagne, peut-être ?

— Oui, accepte Martha, qui estime l'avoir bien méritée, après ces dernières semaines épouvantables.

L'avion est à l'horizontal, à présent, le vrombissement des moteurs, régulier et rassurant. Avec hésitation, elle se laisse aller en arrière sur son siège et regarde par le hublot. Le ciel est d'un bleu aveuglant, brutal ; le tapis de nuages lui fait penser à des congères, et elle se dit vaguement qu'ils doivent raser les champs de glace du Canada et du Groenland. Jusqu'à ce qu'une voix intérieure lui rappelle que le plancher des vaches est loin, loin dessous, hors de portée de vue. Elle détourne les yeux et avale quelques gorgées de son faux champagne, un rien trop doux.

— Merde !

Le voisin de Martha brandit une canette de Schweppes à moitié ouverte qu'il regarde d'un air inquiet. Des bulles se sont échappées par la languette et tombent en cascade sur ses papiers. Son autre main s'enfonce dans une poche de son pantalon à la recherche, suppose-t-elle, d'un mouchoir. Mais l'organisation instable de ses affaires semble vulnérable au moindre geste de côté.

Martha fouille dans son sac de voyage – un petit sac à dos pratique, muni de nombreuses poches, justement pour des imprévus de ce genre – et lui tend un paquet de mouchoirs. Pendant une minute ou deux, il tamponne la page avec précaution, la couvrant de taches d'encre. Puis il regarde autour de lui, sans doute en quête d'une poubelle.

— Laissez-moi faire, dit Martha.

Elle fourre les mouchoirs dans son verre qui, comme par hasard, est vide.

— Merci.

Grand et maigre, il a la carrure d'un sportif qu'on s'attend à croiser sur une piste d'athlétisme ou un stade de foot, plutôt que sur un terrain de base-ball. Ce n'est pas aussi évident quand il est assis, mais, maintenant, elle s'aperçoit à quel point l'étroitesse du fauteuil l'oblige à se tortiller de côté et à arrondir le dos dans une position inconfortable au-dessus de la tablette. Malgré son costume habillé, il a toujours l'air d'un étudiant. Sa chemise est sortie de sa ceinture, son nœud de cravate est tordu sous son col, et ses cheveux, qui tirent sur le blond, lui tombent sur le front à la manière d'un membre d'un boys band. Ses yeux balayaient son visage, puis il reprend son stylo.

— J'ai une injonction *ex parte* devant la QBD dès mon retour. Désolé de ne pas être plus aimable.

— Pas de problème, le rassure Martha, qui n'a aucune idée de ce qu'il raconte.

*

Environ une heure s'est écoulée. Le roman de Martha est ouvert, posé à l'envers sur son genou. Avec un mélange d'horreur et de ravissement, elle regarde l'indigo velouté de la lumière extérieure devenir de plus en plus profond, alors qu'ils s'enfoncent à toute allure dans la nuit. Bientôt, elle entend les tintements et les bribes de conversation en provenance de la cuisine de bord, et l'odeur chaude de nourriture se met à flotter dans la cabine. Les chariots à boisson font leur tournée. Martha demande un vin rouge français – après tout, elle est en route pour l'Europe. La jeune hôtesse lui tend deux petites bouteilles de merlot. Peu après, on lui sert un plateau avec toutes sortes de barquettes en aluminium et de paquets sous cellophane. À une ou deux reprises, elle jette un coup d'œil à son voisin, mais il continue de lire tout en enfournant de gros morceaux de poulet, son classeur plus ou moins bien coincé entre ses genoux et la tablette.

Bientôt, Martha ne perçoit presque plus le mouvement de l'avion. Depuis la mort de son père, un peu moins d'un mois plus tôt, une terrible fatigue physique l'accable, comme si elle traînait son chagrin derrière elle, en toutes circonstances, tel un boulet à la cheville. On l'a trouvé devant la véranda, parmi les feuilles de papier à lettres répandues sur la pelouse et embrochées par les rosiers. Six mois plus tôt, il avait démissionné du conseil municipal pour écrire ses mémoires. Elizabeth, la sœur de Martha, lui avait proposé de corriger le manuscrit, mais leur père n'avait rien voulu savoir. « Pas avant d'avoir fini », lui avait-il répondu, avant de mentionner sur un ton presque désinvolte la nécessité d'un dernier voyage en Angleterre.

— Pourquoi veut-il retourner là-bas, après tout ce temps ? avait demandé Elizabeth à Martha, ce soir-là. Il n'a pas mis les pieds sur le sol britannique depuis soixante-dix ans !

Martha l'ignorait. Mais, à sa mort, elles ont découvert qu'il avait réservé un hôtel et loué une cabine de plage dans le village côtier de Wells-next-the-Sea, pour tout le mois de mai.

Martha pense qu'elle devrait mieux supporter son deuil ; c'est une professeure de 44 ans, bon sang – elle se l'est souvent répété, alors qu'elle tâtonnait à la recherche d'un mouchoir à un feu rouge ou que les larmes lui montaient aux yeux à la caisse du supermarché –, mais elle se sent plus vieille, vulnérable. Comme si sa propre mortalité frappait doucement au carreau. Une semaine plus tôt, elle a rêvé de son père, tapi avec un groupe de garçons au fond d'un bateau en bois ballotté par une mer biblique grise et agitée. Une brume musicale s'est élevée à la surface, alors que les enfants se mettaient à chanter, indifférents aux vagues dont l'écume éclaboussait leurs chaussures. Au réveil, elle s'est sentie triste et confuse. Son père n'avait jamais voulu parler de son évacuation, pas une seule fois, alors, pourquoi en rêvait-elle maintenant ?

Martha et Elizabeth ont passé la semaine après les obsèques à vider la maison. Le matin du premier jour, Elizabeth a trouvé

la sortie sur imprimante des mémoires de son père dans son bureau et a consacré l'après-midi à réorganiser méticuleusement les papiers éparpillés dans la véranda. Au dîner, se sentant toutes les deux bien trop fatiguées pour préparer quoi que ce soit, elles ont commandé des tacos.

— C'est curieux, a dit Elizabeth en fronçant les sourcils. Dans son manuscrit, les souvenirs de papa ne remontent pas plus loin qu'à ses 20 ans et au moment de sa rencontre avec maman au bal de charité.

Avec les années, elles avaient toutes les deux entendu cette histoire un nombre incroyable de fois. Le cavalier de leur mère avait été trop saoul pour la raccompagner, et leur père avait saisi sa chance. Tout le monde connaissait la suite.

— Pas un mot sur la période qui précède, a-t-elle ajouté.

— Et sur son ordi ? Peut-être qu'il n'a pas tout imprimé ?

Elizabeth a secoué la tête, un taco dans une main.

— La version sur sa machine correspond à celle dans son bureau. J'ai déjà vérifié.

Le lendemain, tard dans la soirée, ragaillardie par une combinaison de glace Häagen-Dasz, de thé et d'amaretto, Martha a lu la sortie sur imprimante. Sa sœur avait raison : les vingt premières années de la vie de son père étaient complètement absentes de ses mémoires.

Une fois le repas terminé, les plateaux semblent beaucoup moins appétissants ; ils disparaissent sous les emballages abandonnés, les restes de nourriture et les bouteilles vides. Martha extrait la couverture fournie aux passagers de sa pochette en cellophane et la remonte sur son menton. Un peu plus tard, les lumières baissent et un silence fragile s'installe dans la cabine, seulement brisé par le vagissement étouffé d'un bébé. Peut-être qu'il n'y a rien à craindre, après tout, se dit-elle. Le ciel est d'un noir insondable. Martha le scrute une seconde, puis elle descend le volet.

Elle a dû s'endormir, mais son corps réagit déjà : elle a le souffle coupé, l'air est expulsé hors de ses poumons, son estomac est noué par une crampe de panique. Elle ouvre les yeux. Dans la cabine, il fait clair comme en plein jour, les plafonniers et les lumières des hublots brillent avec intensité. Une voix enregistrée, forte et autoritaire, relaie une annonce par le système de haut-parleurs.

« URGENT ! URGENT ! METTEZ VOTRE MASQUE SUR LE NEZ ET LA BOUCHE ET RESPIREZ NORMALEMENT. URGENT ! URGENT ! »

Ça y est, pense-t-elle. Ça y est. Ce n'est plus qu'une question de secondes. Dans un instant, l'avion va s'écraser. Elle a une vision de l'appareil dégringolant à travers plusieurs couches de nuages. Ou alors, une fente béante va s'ouvrir dans la carlingue, elle va être aspirée à l'extérieur, dans l'air glacé et irrespirable. *À quel moment vais-je mourir ?* se demande-t-elle éperdument. *Avant ou après avoir touché la mer ?* Puis elle remarque le ruban rose sur le sol. Une pensée la frappe, comme si une brique venait de s'abattre sur ses genoux.

Janey.

Janey ne sait pas où elle est. Janey apprendra l'accident à la radio, au petit déjeuner. Sa cuiller s'immobilisera au-dessus de son bol, le lait tombant goutte à goutte ; elle adoptera l'expression triste et respectueuse que les gens prennent quand survient une tragédie qui ne les concerne pas directement. Plus tard dans la journée, Elizabeth l'appellera. « Comment ça ? » réagira d'abord Janey, incrédule, enroulant une mèche de cheveux blonds autour de son index dans un ultime moment d'innocence, avant que le cours de sa vie ne change à tout jamais. « Maman était à bord de cet avion ? C'est impossible, voyons. Pourquoi irait-elle en Angleterre ? »

« URGENT ! URGENT ! METTEZ VOTRE MASQUE SUR LE NEZ ET LA BOUCHE ET RESPIREZ NORMALEMENT... »

Quelque chose se balance devant son visage au bout d'un long cordon. La cabine se remplit de coquilles en plastique jaune et de regards effrayés. Il règne un calme étrange. Personne ne hurle ou ne pousse de cris, même le bébé s'est arrêté de pleurer ; en revanche, l'une des religieuses fait le signe de croix et psalmodie entre ses dents.

Martha tend la main vers son masque, mais ses bras lui semblent lourds, engourdis. Enfin, ses doigts se referment sur l'élastique ; elle tire le cône vers elle et le plaque sur son nez et sa bouche. Elle jette un coup d'œil aux sièges voisins. Le type aux classeurs tire sur son cordon, mais son masque est coincé à une quinzaine de centimètres de son visage ; ses yeux bleus brillent d'une lueur fébrile. Avec hésitation, Martha lève son propre masque pour mieux voir de quoi il retourne. Elle réfléchit à toute vitesse. L'avion va bientôt tomber du ciel ou exploser en mille morceaux. Elle est sur le point de mourir, et la voilà qui ne porte pas la seule chose qui pourrait éventuellement la sauver. Alors que le jeune homme tire de plus belle sur son masque inutile, elle enlève sa ceinture et se redresse d'un pas mal assuré.

— Laissez, lui dit-elle. C'est emmêlé.

Il baisse la main, et Martha défait méthodiquement les nœuds au cordon, jusqu'à ce que le masque retombe dans sa position normale. Puis elle le place sur le nez et la bouche de l'autre passager, ajuste la sangle autour de son cou, et retourne s'asseoir.

Son soulagement est de courte durée. Son masque à elle ne semble pas alimenté en oxygène. Peut-être qu'elle s'y prend mal ? Elle n'aurait jamais dû l'enlever. Elle aspire à fond, mais l'intérieur du plastique reste sec et privé d'air. Ça sent un mélange d'effluves chimiques caoutchouteux et d'une touche écœurante de son parfum. Elle a beau tirer sur le cordon, rien n'y fait. Son voisin semble connaître le même problème, parce qu'il soulève sa coquille jaune et inspire dans la cabine avant de la remettre sur son visage.

Martha l'imite. Elle trouve surprenant que l'avion soit toujours horizontal. L'annonce d'urgence s'est arrêtée et le vrombissement imperturbable des moteurs leur remplit les oreilles. Elle constate que d'autres passagers ont déjà retiré leur masque et regardent dans le couloir où la jeune hôtesse s'est levée pour se diriger vers le cockpit.

Un instant plus tard, la voix du pilote succède à un bourdonnement dans les haut-parleurs. Les mots se suivent comme dans un brouillard ; Martha devrait les comprendre, mais ils sont indistincts, n'ont aucun sens. Plusieurs fois, elle entend « erreur » et « malheureuse », « excuse » aussi, mais son cerveau ne paraît pas capable de reconstituer une phrase cohérente. De quelle erreur parle-t-il ? Elle se rappelle les histoires d'avions disparus, plongeant dans l'océan, déportés à des milliers de kilomètres. Ce genre d'erreur ?

Le jeune homme la tire par le bras.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qui cloche ?

Martha secoue la tête, l'esprit troublé.

Plus loin, à l'avant de l'appareil, une hôtesse plus âgée s'efforce de faire rentrer les masques dans leurs compartiments, mais ils s'entêtent à ressortir brusquement et se balancent au-dessus de la tête des passagers, tel un banc de méduses jaunes. Dans la cabine, la tension semble se dissiper. Une femme dans la rangée juste devant s'est même replongée dans son livre. Une minute plus tard, l'hôtesse arrive à leur hauteur. Le jeune homme l'attrape par le coude.

— Qu'est-ce qui se passe, enfin ?

Elle s'arrête. Son visage est blanc, mais l'embarras a laissé quelques légères taches roses sur ses joues. Elle se penche vers eux, baissant la voix.

— Un passager de première classe a fait un malaise, explique-t-elle. Il a eu besoin d'utiliser un masque à oxygène et le capitaine a activé tout le système par erreur. Tout est rentré dans l'ordre, mais pas moyen de ranger les masques.

— C'est tout ? demande Martha d'une voix faible. L'avion n'a rien ?

Elle libère son bras de l'étreinte de son voisin, mais une partie d'elle reste tendue, anticipant la soudaine embardée qui les désintègrera tous.

L'hôtesse grimace.

— On a tous eu une belle frayeur, n'est-ce pas ?

— Une frayeur ? répète l'homme aux classeurs, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

Il regarde tour à tour Martha et l'hôtesse.

— Je pense qu'il nous faut un verre ! ajoute-t-il.

Il se passe les doigts dans la mèche de cheveux qui lui tombe sur le front, puis offre sa main à Martha.

— Raymond : Ras', se présente-t-il. Ras' Alby.

Il marque une pause.

— Dieu merci, on n'a pas eu besoin d'utiliser ces masques.

— Moi, c'est Martha. Martha Rodwell.

Puis, une seconde plus tard :

— Vous pensiez qu'on allait s'écraser ?

— Ouais, et dans les fameux 20 %. Comme quoi, les statistiques...

Sa voix est moins raffinée, à présent, comme en partie décapée de son vernis respectable par le stress. Quand l'hôtesse revient avec quatre petites bouteilles et deux verres en plastique, il sert un cognac qu'il offre à Martha d'une main tremblante.

— Les 20 %... ? Oh ! je vois ce que vous voulez dire, dit Martha en riant.

Elle avale rapidement plusieurs gorgées, marque une pause, puis en boit une autre. L'alcool qui se fraie un passage dans son estomac provoque en elle une folle euphorie. Elle n'est pas sur le point de mourir ! Ras' lui sourit. Définitivement un sourire digne d'un boys band. Elle le trouve très séduisant. Et beaucoup, beaucoup trop jeune, se rappelle-t-elle sévèrement.

— Alors, Martha, dit Ras', tout en vidant deux bouteilles dans son propre verre, qu'est-ce qui vous amène à Londres ?

— Ma fille, d'abord, répond Martha, qui baisse les yeux vers le liquide ambré. Janey. Elle fait ses études en Angleterre. À Cambridge.

Elle ne peut empêcher une note de fierté de se glisser dans sa voix.

— Chapeau ! lance Ras' d'un ton approbateur, avant d'avaler une longue gorgée de cognac. Elle doit être impatiente de vous voir.

— Eh bien..., commence Martha qui baisse le ton, je l'espère.

Elle cherche la meilleure façon de présenter les choses. Comment décrire les disputes hebdomadaires, les portes claquées, l'énergie considérable déployée par sa fille pour l'exclure de sa vie ?

— En fait, elle passe par une phase d'indépendance en ce moment.

— Une phase d'indépendance, répète Ras', comme s'il savourait cette expression, semblant amusé. D'accord. Où logerez-vous, alors ?

— Eh bien, j'irai rendre visite à Janey, bien sûr, mais j'ai prévu d'aller à l'hôtel, dans le Norfolk. Ma chambre est réservée pour les quatre prochaines semaines.

— Le Norfolk ?

Ras' hausse brusquement les sourcils.

Martha lui explique que son père a loué une cabine de plage pour tout le mois de mai, mais qu'il est décédé depuis, un mois plus tôt ; elle va donc en profiter à sa place. Mais sa voix s'éteint, avant qu'elle puisse décrire correctement la situation. Elle voit son père arpenter d'un pas traînant son bureau devenu inutile, mettre de l'ordre dans les dernières paperasses officielles qui traînent, redresser quelques cadres, souffler sur une photo puis frotter le verre avec la manche de ce manteau bleu miteux qui continuait de lui faire office de robe de

chambre, celui avec son nom – « Lewis Rodwell » – cousu à l'intérieur du col en fil de coton. Elle entend sa voix, pleine d'assurance et bourrue, écartant les inquiétudes suscitées par sa santé avec la même impatience que celle manifestée face à toute insinuation de fragilité – face à la plupart des choses, en fait. Elle sent un tiraillement dans sa poitrine, comme un fil qui se casse ; une sensation de chaleur lui pince le nez, ses yeux se remplissent de larmes.

Mal à l'aise, Ras' change de position et reporte son attention sur le siège devant lui. Martha extrait un mouchoir en papier de sa manche et se mouche. Enfin, sur un ton faussement enjoué, elle lui demande :

— Vous connaissez du monde dans le Norfolk, Ras' ?

— Non. Je vis à Londres. Je suis né et j'ai grandi du côté de Shag Rock, en Cornouailles.

Il lui lance un regard en coin, la gratifiant d'une grimace ravie.

Martha manque de s'étrangler.

— Shag¹ Rock ! Il y a vraiment un endroit qui porte ce nom ?

— Oui, je vous assure. En fait, ça fait partie d'un village côtier qui s'appelle DOWDERRY, mais avouez que ce nom-là est beaucoup moins évocateur pour qui veut prendre du bon temps.

Martha rit et Ras' se cale de nouveau dans son siège avec une expression de soulagement. Après une pause, il incline la tête.

— Alors, comme ça, vous allez passer tout le mois de mai sur une plage anglaise ? Vous n'avez peur de rien.

— Ne dit-on pas que la chance sourit aux audacieux ?

Ras' hausse les épaules.

— Oui, mais le Norfolk... Une plage en Espagne aurait été

1. Le verbe « to shag » signifie baiser, s'envoyer en l'air. Ce qui explique la réaction de Martha, ainsi que la remarque de Ras', juste après, sur le fait d'y prendre du bon temps. (NDT).

un choix plus judicieux. Ou dans le sud de la France. Presque n'importe où ailleurs en Europe, en fait. Comme, en plus, vous avez déjà fait tout ce chemin.

— Elizabeth est de votre avis ; elle pense que c'est de la folie.

— Elizabeth ?

— Ma sœur.

— Ah.

Ras' baisse la tête sur son classeur. Pour lui, la conversation semble avoir perdu de son intérêt, il décroche. Martha ferme les yeux. Elizabeth ne tarde pas à faire son apparition dans son esprit ; comme d'habitude – clac, clac –, ce sont ses talons qu'elle entend d'abord. Son pas léger et vif attire l'attention sur la fermeté de ses mollets, le balancement de ses hanches. Même quand elle parle, elle ne tient pas en place. Elle ne passe ses coups de téléphone qu'en transit, ou en mode mains libres pour pouvoir mener en parallèle une autre activité, plus productive. Tout, chez elle, même sa façon de s'exprimer, est une leçon d'efficacité. Elle n'a souvent besoin que d'un mot pour faire comprendre le fond de sa pensée à son interlocuteur.

« D'accord ! » Ç'a été sa seule réaction quand Martha lui a annoncé qu'elle avait négocié quatre semaines de congés auprès de son employeur pour se rendre en Angleterre. Martha était sur le point de lui expliquer qu'il lui fallait absolument voir la côte du Norfolk par elle-même et découvrir pourquoi leur père avait estimé nécessaire de s'y rendre pour terminer son livre. Mais Elizabeth a brusquement fermé son sac à main, lui a fait la bise et s'est éclipsée pour son cours de Pilates. Martha sait que le manque d'enthousiasme de sa sœur est dû, au moins en partie, à l'attention que requièrent encore de leur part les affaires de leur père. Elles n'ont toujours pas pu se résoudre à donner ou jeter certaines des plus personnelles ; d'autres, comme son ordinateur, exigent – selon Elizabeth – des heures d'un travail minutieux. « Tu ne peux pas simplement le mettre

à la poubelle, Martha ! Il faut d'abord le nettoyer. » Dans leur précipitation à vider la maison, ces effets ont été entassés dans la chambre d'amis chez Elizabeth.

Il est probable qu'elle ait également des soupçons sur l'autre raison qui pousse Martha à prendre de si longues vacances, à savoir, passer du temps avec Janey. Martha ne lui en a rien dit, elle a d'ailleurs elle-même du mal à admettre la force de ce désir qui l'habite – alors, en parler à Elizabeth. La dernière fois qu'elle a confié à sa sœur les problèmes qu'elle rencontrait avec Janey, Elizabeth s'est contentée de lui répondre, de manière plutôt blessante : « Vous êtes seules toutes les deux depuis si longtemps, Martha. Pas étonnant que tu aies autant de mal à lâcher prise. »

Le silence s'installe et Ras' se replonge dans son classeur en secouant la tête d'un air contrit.

Martha est désorientée. Il lui semble être assise là depuis une éternité, comme si le monde entier s'était réduit, encapsulé dans cet avion. Ils pourraient être n'importe où, voyager à des centaines de kilomètres à l'heure ou faire du surplace ; sans point de repère fixe, comment savoir ? Quelle heure est-il ? Il existe sans doute une bonne réponse à cette question, en fonction de leur longitude et de leur vitesse – elle devrait vraiment savoir ça –, mais son interrogation lui paraît artificielle, une invention humaine, à l'instar du plus brillant des polyesters. Elle vide son fond de cognac, penche la tête contre l'oreille de son fauteuil et lève le volet du hublot.

— Oh, Ras', regardez !

C'est comme s'ils venaient de traverser la nuit et de ressortir de l'autre côté. Le disque d'or du soleil apparaît à l'horizon. À l'est, le ciel est bleu lapis, des coups de pinceau rose et mandarine peignent le tapis de nuages en dessous.

— Oh, vous devez voir ça ! insiste Martha, qui remonte complètement le volet pour permettre à son voisin, quand il se laisse enfin distraire de son travail, de profiter lui aussi du spectacle.

Quand elle se réveille, une lumière ordinaire emplit la cabine. Il flotte une odeur de café et la jeune hôtesse est de retour avec ses plateaux en plastique. Martha a légèrement mal à la tête et la bouche sèche. Elle boit un petit pot de jus d'orange sans reprendre sa respiration et demande de l'eau. Avec professionnalisme et une impatience contenue, le personnel navigant expédie le petit déjeuner avant qu'elle ait fini de manger ; elle s'extirpe de son fauteuil pour aller faire la queue devant les toilettes.

La lumière à l'intérieur du box est froide, impitoyable. Depuis ces dernières années, des traces de gris parsèment ses boucles auburn ; des pattes-d'oie sont apparues autour de ses yeux. Sa crème hydratante, son mascara et son rouge à lèvres couleur pêche l'aident à retrouver figure humaine ; elle redonne vie à ses cheveux d'un bon coup de brosse et ajuste son chemisier pour qu'il épouse mieux les courbes de sa poitrine. Enfin, elle tâtonne dans sa trousse à maquillage pour en extraire une paire de boucles d'oreille. Alors qu'elle introduit les crochets en argent dans ses lobes, de petits carrés bleus translucides se mettent à briller dans le miroir. Quelque chose dans leur couleur et leur simplicité lui rappelle sa jeunesse brusquement interrompue, cette brève période avant qu'elle n'envisage une carrière plutôt qu'une autre en fonction de l'assurance maladie et de la garderie proposées par son futur employeur.

Quand elle retourne en cabine, tout le monde est en train de réunir ses affaires, de consulter sa montre et de remplir sa carte de débarquement. Seul indice que ce vol ne s'est pas tout à fait déroulé comme prévu : le champ jaune de masques qui s'agitent au plafond. Alors qu'elle se faufile devant Ras', les yeux du jeune homme semblent glisser sur son visage, avant de s'attarder sur sa poitrine. Elle est trop surprise pour réagir, et, une seconde plus tard, le voilà replongé dans ses papiers.

Tandis que l'avion entame sa descente, les oreilles de Martha deviennent douloureuses. Derrière le hublot, c'est le

brouillard, un grand tourbillon de blancheur. Puis, soudain, ils crèvent la couverture nuageuse pour une palette moins éthérée, avec des tons de vert et de brun, des couleurs de choses solides, de champs et de routes, de maisons de Monopoly qui s'étaient sous le soleil anémique de l'Angleterre. La jeune hôtesse approche, l'air agité, et invite Ras' à ranger ses affaires et à relever sa tablette. Il dit quelque chose à Martha, mais elle n'entend rien.

— J'ai les oreilles bouchées, répond-elle en secouant la tête. Sa voix lui semble caverneuse, lointaine.

Tout à coup, le pilote fait faire à l'avion un virage sur l'aile, et Martha ne la voit plus. L'aéroport est juste en dessous, à présent : les terminaux et les portes en forme d'araignée, l'aire d'envol et les appareils bien alignés. Le monde se redresse, un fleuve gris monte à leur rencontre. Martha éprouve soudain une sensation de vitesse prodigieuse ; il y a une secousse, accompagnée d'un bruit lourd et sourd, puis les moteurs hurlent frénétiquement, jusqu'à ce que l'avion capitule, brusquement, et se mette à rouler paisiblement sur la piste, comme pour une balade dominicale. Ce n'est qu'après que le commandant de bord leur a souhaité la bienvenue à Londres et les a informés que le temps est humide avec quelques nuages – ce qu'elle peut constater par elle-même – que Martha s'aperçoit qu'elle a oublié de compter jusqu'à dix lors de l'atterrissage.

La saluant d'un geste de la main, Ras' bondit dans le couloir ; Martha rassemble ses affaires pour le suivre, mais des familles se précipitent derrière lui, bien décidées à sortir aussi vite que possible. Elle finit tout de même par arriver dans le terminal. *Sur le sol britannique !* Cela n'a pourtant rien de remarquable : une succession interminable de couloirs où résonnent les pas des voyageurs et le bruit de roulettes des valises ; une traversée en tapis roulant au milieu d'une pléthore de panneaux publicitaires vantant les mérites de différentes banques ; le tout accompagné par le crépitement constant de la pluie contre les vitres.

Dans le hall de la douane et de l'immigration, elle se dirige vers les bureaux parmi une masse de visages en manque de sommeil. Pendant qu'elle fait la queue, elle allume son téléphone. Il émet une rafale de bips, le temps de trouver ses marques en terre étrangère. Une petite fille avec des yeux marron en bouton de bottine l'observe par-dessus une épaule drapée d'une étoffe dorée. Martha lève son économiseur d'écran pour montrer à la gamine un adorable chiot dalmatien (la photo a été prise pendant la « journée des animaux de compagnie » à l'école), mais l'enfant se détourne et sa mère avance de quelques pas, bien que la file n'ait pas progressé. Martha range son téléphone dans la poche de sa veste. Elle aimerait tant appeler Janey – et surtout se persuader que Janey attend de ses nouvelles.

« Je suis là », dirait-elle. « Mais tu ne devineras jamais ce qui s'est passé pendant mon vol ! »

Martha soupire. Elle n'appellera pas sa fille. Ça lui semble impossible.

Une fois son passeport contrôlé, elle récupère son énorme valise qu'elle traîne sous le nez de deux bergers allemands à l'air peu commode.

Le spectacle qui l'attend dans le hall des arrivées ne contribue pas à lui remonter le moral. Partout, ce ne sont qu'embrassades, larmes et pancartes de fortune. Sur l'une d'elles, elle lit : « Bienvenue à la maison, tante Linda ! » ; sur une autre : « Félicitations aux joueuses de l'équipe de Twickenham ! » De petits bras étreignent des cous d'adultes, des couples de personnes âgées se tiennent par la main comme des adolescents, et deux jeunes amoureux s'enlacent effrontément au milieu du passage, obligeant Martha à manœuvrer sa valise pour les contourner. Au lieu de lui faire chaud au cœur, cette vision la démoralise encore plus. Les gens qu'elle aime ne sont pas là. Et, de toute façon, les membres importants de sa petite famille – Janey, Elizabeth, son père – sont de moins en moins nombreux. Qui viendrait la chercher à l'aéroport ?

Elle s'arrête et la foule la dépasse, comme de l'eau qui coule autour d'un rocher. Elle doit se rendre au centre de Londres. Elle aurait pu réserver un taxi. Le chauffeur l'aurait accueillie en brandissant un bout de papier avec « Martha Rodwell » écrit en majuscules bancales, elle aurait au moins eu l'impression d'être attendue – ni complètement seule ni complètement invisible. Elle fait glisser son sac à dos de ses épaules et le pose en équilibre sur sa valise, tandis qu'elle s'efforce de comprendre la signalétique des bus et des trains.

— Martha !

Il faut un moment à la voix pour la tirer de sa concentration.

— Martha !

Elle lève la tête. Ras' avance vers elle à grandes enjambées, son portable dans une main, l'autre traînant un grand sac noir qui lui donne l'air d'un médecin, bien que Martha sache qu'il est rempli de paperasse.

— Mon affaire a été réglée à l'amiable ! annonce-t-il tout en agitant son téléphone comme un vendeur de journaux à la criée. Je ne suis plus si pressé finalement.

Martha cligne des yeux. Elle n'est pas certaine de comprendre en quoi ce développement la concerne, mais elle est contente de le voir. C'est bon de voir *quelqu'un*.

— Alors...

Ras' se mord la lèvre, geste qui se veut plein de coquetterie.

—... je me suis dit que je pourrais aller boire un café, puis me rafraîchir un peu à l'hôtel de l'aéroport.

Il la fixe du regard ; ses yeux bleus semblent lui dire : « C'est à prendre ou à laisser. » Le temps paraît s'écouler au ralenti. Martha se fait-elle des idées ? Se méprend-elle sur ses intentions ? À ce moment-là, le charmant Ras' se penche vers elle, soulève une de ses mèches auburn et lève le moindre doute en lui murmurant à l'oreille :

— Une petite partie de jambes en l'air pour vous souhaiter la bienvenue sur le sol britannique, ça vous tente ? Et puis, ça me rappellera le village de mon enfance...

Elle est choquée, bien sûr. Néanmoins, en son for intérieur, elle ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine fierté. Son ego fait des cabrioles dans le hall d'arrivée, elle vient de prendre un coup de jeune, comme si elle aussi avait une pancarte qui l'attend – « Martha Rodwell, pas si invisible que ça, finalement ! » Bon sang ! Quand s'est-elle comportée sans se préoccuper des conséquences pour la dernière fois ? Avec insouciance ? Ne serait-ce qu'avec désinvolture ? Martha bouge à peine ; l'espace d'un instant – incroyable, libérateur –, elle envisage sérieusement d'accepter l'invitation. Mais son menton entame un mouvement semi-circulaire, et elle se surprend à secouer la tête, incapable de prononcer un mot.

Ras' hausse les épaules.

— Dommage.

Il retrouve le sourire ; apparemment, il n'a pas exactement le cœur brisé.

— Alors, profitez bien de votre plage du Norfolk, ajoute-t-il.

Une seconde plus tard, Martha regarde ses jolies petites fesses disparaître par la porte-tambour du terminal.

Il lui faut plusieurs minutes pour reprendre ses esprits et se diriger vers une sortie différente. Son sac à dos lui paraît plus lourd, tandis que son cerveau est le théâtre d'un vif débat interne. Bien que sa décision raisonnable et entièrement prévisible ait recueilli l'approbation, une petite voix en coulisse n'arrête pas de crier quelque chose à propos d'occasions manquées, de regrets, de la nécessité de *vivre un peu !*